
*Notice sur la vie de SALADIN , Sultan d'Égypte et de
Syrie , par M. Reinaud.*

(Troisième et dernier article.)

A la fin, Saint-Jean-d'Acre se rendit. Philippe-Auguste remit à la voile pour retourner dans ses états, et Richard prit le commandement de l'armée. L'intention des croisés était de profiter de la terreur qu'avaient inspirée leurs succès, pour marcher à la délivrance de la ville sainte : ils suivirent les bords de la mer. Telle était leur ardeur, qu'ils renversèrent d'abord tous les obstacles. En vain Saladin ne cessait de les harceler. Au combat d'Arsof, ses soldats s'étant trop avancés, furent mis en déroute ; et plus de vingt mille d'entr'eux, suivant l'expression de Boha-eddin, *souffrirent le martyre* ; la frayeur devint telle, qu'ils n'osèrent plus attendre Richard dans Ascalon. Ce qui les épouvantait le plus, c'est qu'après la capitulation de Saint-Jean-d'Acre, Richard, n'ayant pu s'accorder avec Saladin sur l'exécution du traité, avait cruellement massacré les soldats de la garnison, au nombre de trois mille, et ils craignaient d'éprouver le même sort. Il fallut que Saladin, qui déjà avait démantelé Jaffa, Césarée, Arsof et d'autres places du second ordre, pour empêcher les chrétiens de s'y établir, détruisit aussi Ascalon. La ruine de cette

grande cité lui fut très-sensible. Son historien Boha-eddin, qui était alors auprès de lui, rapporte que lorsqu'il arriva devant Ascalon, il ne put retenir ses larmes, et dit : « J'aime beaucoup mes enfans ; mais » il m'en coûterait moins de les sacrifier, que d'ôter » une seule pierre de ces murailles. »

Dès-lors ses efforts se bornèrent à sauver Jérusalem. Non content d'en réparer les fortifications, il fit dévaster les environs, et occupa, avec son armée, les hauteurs voisines (an 588, 1192 de J.-C.) Cependant, au seul nom de Richard, l'alarme devint générale. Boha-eddin rapporte qu'à l'approche du roi, Saladin assembla son conseil : Boha-eddin s'y trouva. Le sultan était en proie à la plus vive agitation, et n'eut pas d'abord la force de parler. Enfin il prit la parole et dit aux émirs : « Vous savez que vous êtes en ce » moment le boulevard de l'islamisme et son unique » défense ; vous savez que vous avez dans vos mains » le sang des musulmans, leurs biens, leurs familles ; » sans vous, l'ennemi ne rencontrerait plus d'ob- » tacle. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, si vous veniez à » perdre courage, c'en serait fait de nous tous. Les » chrétiens bouleverseraient le pays, et le mettraient » sens dessus dessous, comme l'ange Sigil pliera, au » jour du jugement, le livre des actions humaines (1). » Vous êtes responsables : c'est pour cela que vous

(1) L'ange Sigil est celui qui est chargé d'écrire jour par jour les actions des hommes. Il en est parlé dans l'Alcoran, sourate XXI, v. 104.

» avez été choisis entre tous les musulmans, et que
 » vous êtes entretenus à leurs frais : l'islamisme tout
 » entier attend son salut de vous. C'est tout ce que
 » j'ai à vous dire. » A ces mots, les émirs s'écrièrent :
 « O notre maître ! nous sommes tes esclaves et tes
 » serviteurs ; ce que nous possédons, c'est de toi que
 » nous le tenons. Nous n'avons à nous que nos têtes,
 » et elles sont à ton service. Par Dieu ! aucun de nous
 » n'hésitera à te soutenir jusqu'à la mort. »

Mais, après le conseil, les mameloucs et les soldats s'assemblèrent en tumulte, menaçant de se soulever :
 « C'est imprudent, dirent-ils ; c'est vouloir compro-
 » mettre inutilement l'islamisme. Que ne tentons-
 » nous plutôt le sort des combats ! Si Dieu nous ac-
 » corde la victoire, l'ennemi est perdu, et nous lui
 » enlevons ce qui lui reste. Si nous sommes vaincus,
 » nous renonçons à Jérusalem. Après tout, l'islamisme
 » en était-il moins glorieux lorsque nous n'avions pas
 » cette ville ? » Ces paroles causèrent à Saladin la
 douleur la plus vive. Boha-eddin rapporte que le
 soir, lorsque les émirs, suivant l'usage, s'assemblè-
 rent auprès de lui, il parut fort abattu. Après la
 prière du soir, quand les émirs commencèrent à se
 retirer, Boha-eddin resta avec lui, et ils passèrent la
 nuit en prières.

Tout-à-coup, le lendemain, l'armée chrétienne
 battit en retraite. Saladin ne douta pas que Dieu
 n'eût voulu faire un miracle en sa faveur. La vérité
 est que les chrétiens étaient divisés. Malheureuse-
 ment, une fois le but de la croisade manqué, il ne

fut plus possible de retenir les soldats. La plupart abandonnèrent leurs drapeaux, et Richard resta avec peu de forces. Vers le même tems, le roi apprit que des troubles s'étaient élevés en Angleterre, et il songea à s'en retourner. Une seule chose le retenait, c'était l'intérêt de sa gloire et le désir d'obtenir une paix honorable ; mais plus il se montra impatient, plus Saladin fit de difficultés. Le sultan espérait que le roi serait obligé de partir, et se flattait, en son absence, de reprendre Saint-Jean-d'Acre et tout ce qui restait aux chrétiens. Il craignait d'ailleurs qu'avec la multitude de peuples dont l'armée musulmane était composée, si une fois il la licenciait tout-à-fait, il ne pût la réunir de nouveau. Aussi les négociations durèrent plus de six mois, pendant lesquels on ne cessa presque pas de se battre. Les deux princes se traitèrent constamment avec politesse et générosité. Richard fut souvent malade ; et Saladin lui envoya des fruits, de la neige, et tout ce qui lui était nécessaire.

Cependant les émirs et les soldats musulmans étaient impatiens du repos. Le découragement était devenu général. Au combat de Jaffa, Richard, n'ayant avec lui qu'environ quatre cents hommes, brava toute une armée, sans que les musulmans voulussent se mesurer avec lui. Saladin fut si sensible à cet échec, que, quelque tems après, le roi étant tombé malade dans Jaffa, il n'osa pas, malgré sa faiblesse, aller l'attaquer. Enfin, la paix se fit pour trois ans et quelques mois. On était alors au mois d'août de l'année

1192 de J.-C. Aussitôt les deux peuples se mêlèrent ; et , suivant un auteur arabe , on eût dit qu'ils avaient toujours été comme frères. Les chefs se firent des présents. Saladin donna des chevaux arabes , et les chrétiens des casques , des cuirasses , des épées d'Allemagne. Les émirs musulmans et les seigneurs chrétiens jurèrent le traité. Pour Richard et Saladin , ils se contentèrent réciproquement de leur parole. Chacun garda ce qu'il avait. Il n'y eut d'exception que pour Ascalon , dont Richard avait relevé les ruines , et qu'il fut obligé d'abattre. Saladin lui donna en indemnité la moitié de Lidda et de Ramla.

Par le traité , il était permis aux pèlerins chrétiens de visiter Jérusalem , mais sans armes. A l'instant , les soldats chrétiens se précipitèrent vers la ville sainte , pour s'acquitter de leur pèlerinage. Saladin s'y rendit lui-même pour veiller à leur sûreté. Il leur fit fournir des vivres , et reçut les chefs à sa table. Dans le nombre étaient des évêques , des prêtres et des seigneurs. Les auteurs chrétiens du tems se sont plus à rapporter les bons traitemens dont il usa envers eux : sa politique consistait à les contenter , pour qu'ils ne fussent plus tentés de revenir. Il n'aurait pas tenu à lui que l'Occident tout entier ne fît le pèlerinage , pourvu qu'ensuite on laissât ses états en repos.

Enfin Richard se mit en mer , et Saladin licencia son armée. Il comptait , à l'expiration du traité , reprendre les armes , et subjuguier les débris des colonies chrétiennes. C'est par-là qu'il se justifia auprès du calife de Bagdad , qui sans doute avait été mécon-

tent de cette paix. En attendant, il commençait à se ressentir des fatigues de cette guerre. Pour le moment, si l'on en croit Boha-eddin, son ambition se serait bornée à faire le pèlerinage de la Mecque, et à jeûner pour tout le tems qu'il n'avait pu le faire pendant ses fatigues précédentes. En attendant, il se rendit à Damas pour y rétablir sa santé altérée. Son entrée dans cette ville fut des plus touchantes. Les habitans, qui ne l'avaient pas vu depuis plusieurs années, se portèrent au-devant de lui, et firent éclater la joie la plus vive. Il s'occupa aussitôt des affaires de l'état, et réforma divers abus. Sa famille et la plupart de ses enfans étaient alors auprès de lui. Il se délassait avec eux des soins de l'empire. Boha-eddin rapporte que, sur ces entrefaites, des ambassadeurs chrétiens, étant venus à Damas pour lui demander audience, le trouvèrent avec un de ses plus jeunes fils, prenant part à ses jeux. Cet enfant fut si effrayé de voir des hommes la barbe rasée, les cheveux courts, et habillés à la franque, qu'il se mit à pleurer; Saladin fut obligé de remettre l'audience à un autre jour.

Cependant sa santé paraissait se rétablir. Il fut pendant quinze jours absent de Damas, pour se livrer au plaisir de la chasse; aussi ses idées de conquêtes ne tardèrent pas à se renouveler. Il avait remarqué que les musulmans le regardaient comme le défenseur de l'islamisme; dans le cours de la guerre précédente, il avait vu accourir sous ses drapeaux des guerriers de tous les pays : il en était venu de l'Asie-

Mineure et du fond de la Perse. Avec la gloire dont il jouissait, il ne douta pas qu'à son approche tous les peuples ne se soumissent à lui. Il résolut donc d'envahir à la fois l'Asie-Mineure, la grande Arménie et l'Aderbaïdjan. Son frère Malek-Adel et son fils Afdal devaient être de l'expédition. Adel avait d'abord été d'avis de commencer par la grande Arménie; car il avait la promesse d'en devenir souverain. Afdal, au contraire, eût voulu envahir d'abord l'Asie-Mineure. « Petits esprits, vues étroites! leur dit Saladin; je me charge à moi seul de réduire l'Asie-Mineure. Pour vous, vous irez conquérir la grande Arménie. Quand j'aurai fini, j'irai vous trouver, et nous envahirons l'empire des anciens sultans de Perse. » Les préparatifs ne furent pas longs. Déjà le rendez-vous était donné lorsque Saladin mourut. Il expira à Damas, après quelques jours de maladie, au mois de mars 1193 de Jésus-Christ, et voilà où aboutirent ses vastes desseins. Sa mort causa un deuil général dans la ville. Au rapport de Boha-eddin, ses sujets le pleurèrent sincèrement: tous auraient volontiers sacrifié leur vie pour sauver la sienne.

Il laissait dix-sept fils et une fille. Les trois aînés, auxquels il avait partagé ses états de son vivant, les conservèrent après sa mort; les autres, encore trop jeunes, n'avaient rien reçu, et vécurent en simples particuliers. Afdal, l'aîné de tous, eut Damas et la Syrie méridionale, avec le titre de sultan, ce qui lui donnait une espèce de suprématie sur tous les autres; Aziz eut l'Égypte, et Daher Alep. Ceux de ses ne-

veux qui avaient des principautés, s'y maintinrent également. Quant à son frère Malek-Adel, qui l'avait puissamment aidé dans ses conquêtes, il avait compté sur un royaume, et il n'eut que ce qu'il avait auparavant, c'est-à-dire, Carac et quelques villes de la Mésopotamie; mais, comme la discorde éclata bientôt entre les fils de son frère, il profita de leurs divisions pour les dépouiller, et réunit sous ses lois l'Égypte et la Syrie. Daher seul sut se maintenir dans Alep, et la transmit à ses enfans; mais, soixante ans après, sa postérité fut éteinte par les Tartares. Un si triste résultat d'une si longue suite d'usurpations a donné lieu à l'auteur arabe Ebn-alatir, de remarquer que rarement les chefs de dynastie et ceux qui se frayent les premiers le chemin du trône, transmettent le pouvoir à leurs enfans; qu'il vient ordinairement un frère ou un autre qui s'empare de tout, et qu'ainsi justice est faite même dès cette vie des crimes de l'ambition.

Maintenant nous citerons quelques nouveaux traits qui achèveront de faire connaître Saladin. Deux passions agitèrent son règne, l'ambition et la haine contre les chrétiens, ou plutôt il n'en connut qu'une seule, l'ambition. Il fut cruel pour être vizir; il fut ingrat envers Nour-eddin, son maître et son bienfaiteur, pour être indépendant. Il fut horriblement injuste envers le fils de Nour-eddin et les princes de sa famille pour s'agrandir. Et qu'on ne croie pas qu'il fût de bonne foi, lorsqu'il flattait l'orgueil du calife de Bagdad, en étendant outre mesure son autorité temporelle. Il

n'étendit cette autorité que pour l'exploiter à son profit ; et lorsqu'il crut n'en avoir plus besoin , il changea de langage. La guerre acharnée qu'il fit ensuite aux chrétiens dérivait du même principe. Il voulut surtout être maître de leur pays.

Il est vrai qu'une fois cette guerre commencée, il y mit une ardeur inconcevable : dans l'exaltation de son zèle fanatique , il ne se serait pas borné aux colonies chrétiennes ; il aurait voulu couronner ses exploits par la conquête de l'Italie, de la France, et y faire triompher les lois de Mahomet. Sa réponse à une lettre de l'empereur Frédéric Barberousse, et une conversation qu'il eut avec Boha-eddin ne laissent aucun doute à cet égard. Il appelait la guerre contre les chrétiens, la *guerre sacrée*, et en parlant d'eux, il les qualifiait d'*ennemis de Dieu*. C'est cette passion furieuse qui le rendit quelquefois barbare. Boha-eddin assure que le plus sûr moyen de lui plaire était de flatter ses idées, et il avoue que ce moyen lui réussit à lui-même.

Mais, chose remarquable ! cette haine ne se rapportait aux chrétiens que comme formant un corps de nation. Du moment qu'ils étaient abattus, il les voyait d'un autre œil. Non-seulement il toléra les chrétiens cophtes d'Égypte, alors en assez grand nombre, mais il respecta leurs privilèges, et en prit quelques-uns à son service. Il y a plus, il se montra plus d'une fois doux et humain envers les chrétiens ses ennemis. Nous avons cité sa belle conduite lors de la prise de Jérusalem. Comme quelqu'un lui en faisait des reproches, il répondit : « Laissez-moi faire : j'aime mieux

» qu'ils s'en aillent contents. » C'est là ce qui explique les éloges magnifiques et même exagérés que quelques auteurs chrétiens du tems, particulièrement les Italiens, ont faits de lui. Ces éloges sont tels, qu'il n'existe peut-être rien qui soit au-dessus, dans les auteurs arabes.

Le caractère de Saladin était au fond bon et généreux, et l'ambition ne l'avait pas entièrement perverti. Il professait une morale pure. On en jugera par le discours suivant qu'il tint peu de tems avant sa mort, à son fils Daher, en le renvoyant dans son gouvernement. « Mon fils, lui dit-il, je te recommande la crainte » de Dieu, source de tout bien. Fais ce que Dieu com- » mande, et tu y trouveras ton bonheur. Aie toujours » le sang en horreur ; car le sang ne dort jamais. Veille » aux intérêts de tes sujets, et tiens-toi au courant de » leur état. Tu es pour eux mon ministre, comme tu » l'es de Dieu. Aie soin de contenter les émirs, les » grands de l'état et les gens en place. C'est par de » bonnes manières que je suis parvenu à ce degré de » puissance. Ne garde de rancune contre personne ; » car nous sommes tous mortels. »

Une des choses qui contribuèrent le plus à la grandeur de Saladin, ce fut son extrême libéralité. Dans toutes ses conquêtes, il ne se réserva jamais rien pour lui, et abandonna tout le butin aux soldats. En parvenant à la dignité de visir, il commença par distribuer aux émirs et au peuple les trésors de son oncle Schircouh. Il fit de même à la prise de Damas, lorsqu'il devint maître des richesses amoncelées par Nour-eddin.

On rapporte, à ce sujet, qu'il chargea de la distribution un des anciens émirs de Nour-éddin, lequel avait contribué à le rendre maître de la ville. L'émir se mit à puiser avec la main, et commença par se servir lui-même ; mais il n'osait remplir toute la capacité de sa main. Saladin, s'en étant aperçu, lui en demanda la raison. « C'est, répondit l'émir, qu'un jour, dans une » distribution de raisins secs, Nour-éddin, m'ayant vu » puiser par grandes poignées, me dit qu'il n'en restait pas pour tout le monde. » Ces paroles firent rire Saladin, et il repartit que l'avarice était faite pour les marchands et non pour les rois ; qu'il ne tenait qu'à lui de puiser à pleine main ; et que si une main ne suffisait pas, il pouvait les y mettre toutes deux.

Cette grande libéralité n'était pas seulement un moyen politique de gagner les cœurs : elle provenait d'une facilité de caractère poussée à l'excès. Plus d'une fois il lui arriva de manquer du nécessaire ; et à la fin son trésorier crut devoir tenir de l'argent en réserve pour les cas imprévus. Il était naturellement si porté à la douceur, que son autorité en souffrit. Il en imposait peu à ses émirs et à ses serviteurs ; mais cette facilité de caractère ne s'étendait pas jusqu'aux choses de religion : apprenant qu'un jeune homme d'Alep professait des opinions impies, il le fit mettre à mort. Son attachement pour la religion musulmane était sans bornes ; il observait le jeûne et les pratiques de l'islamisme. Peu de tems avant sa mort, son médecin lui adressant des représentations, il répondit : « On ne » sait pas ce qui peut arriver ; le plus sûr est de se

» mettre en règle. » Un de ses goûts les plus vifs était la lecture de l'Alcoran. Il le lisait et le faisait lire à ses gens. Un jour qu'il vit un pauvre musulman qui se le faisait lire par son fils, il fut si touché de ce trait, qu'il donna à l'un et à l'autre de l'argent et des terres.

Il aimait l'ordre dans l'administration, et maintint une justice sévère. En s'élevant au pouvoir, il diminua les impôts ; et, malgré ses guerres continuelles, il ne les rétablit plus. Cependant il ne sut pas se mettre au-dessus de son siècle et de son pays, ni donner à son gouvernement la solidité qui lui manquait. On est étonné de lire, dans Boha-eddin, témoin oculaire, qu'au premier bruit de sa maladie, les marchands de Damas fermèrent leurs boutiques : on évacua les marchés, et chacun mit ses biens en sûreté. C'est ici qu'on voit dans tout son jour le vice et la faiblesse du despotisme. Boha-eddin rapporte, d'un ton d'admiration et comme une preuve de la grande douleur que les habitans eurent en perdant Saladin, qu'à sa mort, aucun d'eux ne songea à piller la ville. Nous qui vivons sous un autre ciel et sous un autre gouvernement, ce langage nous étonne ; mais en Orient, où il n'y a pas d'institutions, tout repose sur la personne du souverain ; et si le souverain manque, tout manque avec lui. Les enfans de Saladin en firent la triste expérience. Les peuples étaient pleins d'attachement pour la mémoire de Saladin ; et cependant ils furent témoins de la ruine de ses enfans, sans prendre part à leur querelle.

Saladin était très-exact à rendre la justice ; et quand

ses affaires le lui permettaient, il la rendait lui-même. Dans ces sortes de cas, il se rendait au tribunal, et siégeait, assisté de cadis et de gens de loi. Qu'on fût grand ou petit, tous étaient égaux devant lui. Un jour qu'un marchand arménien le cita injustement, non-seulement il comparut en personne, mais, après le jugement, il fit don au marchand d'une somme d'argent, comme récompense de la bonne opinion qu'il avait eue de lui et de ses juges. En vérité, quand on réfléchit à l'étrange contraste qui régna dans le même homme, on fait involontairement un retour sur soi-même, et on s'étonne des inconséquences de notre nature. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, Saladin ayant commis tant d'injustices, la postérité a cependant mieux aimé s'occuper de ses vertus que de ses vices; c'est que, hors les cas où il était conduit par l'intérêt, il fut bon et généreux, et que rien n'est puissant comme la générosité sur le cœur des hommes.

La vie et la personne de Saladin ont exercé la plume d'un grand nombre d'écrivains. Boha-eddin, parmi les auteurs arabes, est un de ceux qui en ont le plus parlé. Il est partial, et ne laisse voir qu'un côté des choses. A l'en croire, Saladin eût été un homme entièrement voué aux plus minutieuses pratiques de dévotion, et ne soutenant la guerre que pour l'honneur de sa religion ou sa défense personnelle. Marin est celui d'entre les chrétiens qui a le mieux traité le même sujet. Cependant il n'a pas eu à sa disposition les matériaux nécessaires, et a trop flatté son héros. Il existe, à la bibliothèque du Roi, deux Vies manuscrites de Sala-

din , l'une par l'abbé Renaudot, l'autre par Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*. Cette dernière n'est qu'une ébauche. Jusqu'ici on ne pouvait se faire une juste idée du caractère et de la politique de Saladin ; faute de connaître les auteurs qui l'ont le mieux dépeint. Pour la composition de cette notice, nous avons fait usage de pièces nouvelles, qu'on trouvera dans la seconde édition de nos *Extraits d'auteurs arabes, relatifs aux croisades*, insérés au second volume de la *Bibliothèque des croisades*, de M. Michaud, ouvrage qui fait suite à son *Histoire des Croisades*.
